

A l'infinif pluriel (extrait)

Le monde est un musée et les choses du monde des ready-made. Peut-être pas le monde, mais des lieux particuliers du monde, des espaces intérieurs construits, caractérisés par leur fonction sociale : l'accueil, l'attente, la rencontre, l'apprentissage, la formation, le repos, la fête, la thérapie... La maison, l'édicule sont le *lieu* de ces fonctions. Une mise en ordre de choses muettes s'exprimant par leurs positions, leurs dispositions, leurs compositions, leurs expositions. Il y a des rangées de carreaux, de photographies d'hommes, de casques de coiffure, de cibles, de bustes mannequins, de perruques, de trophées, de silhouettes d'oiseaux peints, de chaises... Il y a des arrangements de meubles, de bibelots, de coussins, de guirlandes de Noël, de couvertures en fourrure, de squelettes d'animaux, de chapeaux, de vraies plantes vertes, de faux arbres... Il y a la structure de colonnes néo-mussoliniennes d'un espace aquatique et l'architecture carcérale d'une chambre de soins... Il n'y a personne.

Les instances normalisatrices de la société, les lieux de production de la cohésion sociale, les cadres sociaux, *contrôle, formation, thérapie*, engendrent l'organisation des espaces, induisent des manières de se comporter. En modifiant les rapports du visible et de l'invisible, ces photographies figurent des *lieux*, découpent les champs de l'expérience, composent les relations entre les personnes, rendent explicite ce que la réalité photographiée propose implicitement. La matière première des choses du monde est transformée en *choses trouvées, installations trouvées, ready-made* photographiables, par le processus d'appropriation de prise de vue et de mise en cadre.

L'acceptation de la notion de mise en cadre, ici, est double. Cadrage irréductible de l'acte photographique, mais aussi cadres, accessoires non moins irréductibles de ces photographies. Plus qu'une redondance, les cadres établissent à la foi une proximité et un écart entre les choses représentées.

Proximité, dans la mesure où ils sont ce qu'ils feignent de ne pas être : des cadres ; le cadre règle la position des photographies, légitime leur présence en tant qu'oeuvres d'art dans le lieu où elle sont exposées.

Écart, dans la mesure où ils feignent de ne pas être ce qu'ils sont : des objets. Lynne Cohen a reçu une formation de sculpture, la pratique de l'artiste est aussi de fabriquer des objets et d'être confrontée au volume, à l'aspect physique, des choses.

L'aspect physique visible des choses, ce sont aussi des logiques, des principes, des lois qui normalisent les espaces photographiés : alignement, symétrie, échelle (miniaturisation, gigantisme), géométrisation, numérotation, mesure... Plus qu'un ordre définitif, ces photographies rendent visible un ordre défini : le nôtre. Des moitiés de mannequin sont alignées, côte à côte, sur des tables d'usine ; quatre bustes sans tête sont posés sur le sol, les néons allumés du plafond rythment l'espace et toutes les figures sont identiques, laminage parfait des visages et des corps pour un seul modèle possible d'homme ; rangée d'anges chantant d'une peinture d'Hans Memling ; poissons peints sur un mur de studio d'enregistrement, ballons gonflables de forme phallique dans une salle des fêtes ; entre ordre et désordre, ces photographies mettent au jour des correspondances inédites entre les choses qui dérangent les classifications habituelles.

«Les choses ne semblent pas être ce qu'elles sont les représentations murales de lieux exotiques semblent des bonsais agrandis, les hôtels de vacances ressemblent à des hôpitaux psychiatriques et les hôpitaux psychiatriques à des maisons de retraite, les armes ressemblent à des jouets, les fenêtres imitent les miroirs. » (Lynne Cohen, *Frac Limousin*, 1992)

Ni vrai, ni faux, ou peut-être faux vrai, il ne reste plus qu'un écran sans image, dans une salle vide aux murs d'acier inoxydable recouverts de miroirs. À partir du moment où les choses sont photographiées les unes à côté des autres, elles ont fatalement un rapport

et un sens. La tâche assignée à ces photographies est assurément de montrer qu'il n'y a aucune fatalité dans tout ça. Les choses sont des *accessoires* du quotidien qui permettent de faire tenir ensemble l'acteur et l'action. Les photographies rendent compte de cet équilibre précaire : «La photographie est un artifice qui ne permet pas de tricher». Effet de l'art et mensonge, absence et présence, oxymore généralisé, le tableau noir cet «entre deux inscriptions» caractérise le processus photographique, son écriture cachée hante les oeuvres de Lynne Cohen : palimpseste, mémoire visuelle et pensée, *cosa mentale*, figure emblématique de photographies à l'*infinitif pluriel*.

Catherine Pomparat « des photographies à l'infinitif pluriel » publié dans CV Photo N° 37, Montréal, Hiver 1996